

Vie des arts

Lancer le monde à la face de la création... : Extrait de *La tentation de l'oeuvre* par Alain Médam

Volume 46, numéro 185, hiver 2001–2002

URI : id.erudit.org/iderudit/52930ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2001). Lancer le monde à la face de la création... : Extrait de
La tentation de l'oeuvre par Alain Médam. *Vie des arts*, 46(185),
29–30.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Lancer le monde à la face de la création...

Extrait de
LA TENTATION DE L'ŒUVRE
Par Alain Médam
À paraître chez Liber
en janvier 2002

**Y A-T-IL UN BONHEUR DE L'ART AUJOURD'HUI ?
OU UNE INSATISFACTION, SURTOUT ?
UNE IMPATIENCE ? UNE EXASPÉRATION ?
À CES QUESTIONS, ON NE SAURAIT
RÉPONDRE. ON SE CONTENTERA D'OBSERVER
QUE BIEN DES CRÉATEURS SEMBLent
AUJOURD'HUI SE LES POSER.**

ALAIN MÉDAM EST NÉ EN 1936. SOCIOLOGUE, MAÎTRE DE RECHERCHES AU CNRS, IL A ENSEIGNÉ À L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE (FRANCE) ET À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL. DÉFENSEUR D'UNE SOCIOLOGIE DE LA SUBJECTIVITÉ, IL ABORDE DANS SES LIVRES ABORDENT D'UNE ÉCRITURE FIÈVREUSE LA CONFRONTATION DES CULTURES, LA TRANSMIGRATION DES MÉMOIRES, LA PERSONNALITÉ DES MÉTROPOLIS. IL EST NOTAMMENT L'AUTEUR DE *MONTRÉAL INTERDITE* (1978), *NEW YORK PARADE* (1979), *ARCANES DE NAPLES* (1979), *LA CITÉ DES NOMS: JÉRUSALEM* (1980), *L'ESPRIT AU LONG COURS - POUR UNE SOCIOLOGIE DU VOYAGE* (1982), *LE TOURMENT DES FORMES* (1988).

ARTISTE PEINTRE, ALAIN MÉDAM A EXPOSÉ SES HUILES AU COURS DES MOIS DE NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 2001 CHEZ GEORGES LAOUN OPTICIEN (ÉDIFICE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL, 1368, RUE SHERBROOKE OUEST).

Pour quelle raison? Peut-être parce qu'il est convenu de parler, plus que jamais, de « mort de l'art » et que, avec un cadavre, les histoires d'amour, les passions, jusqu'aux scènes de ménage, laissent un goût de cendre dans la bouche. Peut-être encore parce que ce refus total, global, que les devanciers entendent opposer à l'art de leur temps – cet art périmé, selon eux, compassé et pour tout dire, mortel – ne saurait guère avoir de sens, à leurs yeux, que s'il devait leur être possible de le régénérer, le plaçant à nouveau dans les cours de la vie.

Sinon, pourquoi se rebeller? Transgresser? Mettre à mal? S'affirmer comme iconoclaste? Comme profanateur? À défaut de le savoir, la rébellion serait de convenance. Simple procédé pour se faire connaître. Pour se faire remarquer. Cependant que la transgression, pour sa part, ne serait plus que simple cérémonie, ajoutant avec soin aux oripeaux qu'elle exhibe de nouveaux signes provocateurs.

RÉBELLION AU ROYAUME DE L'ART

Impossible, donc, de ne pas faire retour sur le désir d'insurrection, pour l'interroger. Impossible de ne pas se dire que sa finalité, aujourd'hui – si elle ne devait être plus rien que cette compulsion maniaque, morbide presque, à se rendre vers l'insoutenable ou l'insensé – montrerait qu'au royaume de l'art quelque chose ne tient plus.

Les créateurs ont à répondre de leur temps. Leur présent, tel qu'il se présente, ne sont-ils pas tenus d'y faire face comme ils ont à faire face à leur monde, à leur art, à eux-mêmes? Comment donc, aujourd'hui, pourraient-ils se complaire dans la quête

de la perfection alors que l'imperfection partout régnante – atteignant dans l'iniquité, la cruauté, l'absurde, des proportions alarmantes – demande qu'on se questionne à son propos? Est-il encore sensé de rechercher une quelconque unité quand le monde, partout, se donne pour hétéroclite, composé de pièces et morceaux, d'ajustages approximatifs?

RECHERCHE DE PLURALITÉ

Non, bien sûr. Si la création veut être de son monde, il lui est nécessaire d'aller vers ces formes insatisfaisantes, troublantes, soumises à des transformations imprévues, à des forces indéterminées. Le créateur devra intérioriser dans ses œuvres le dérèglement, la distension, la dissension. C'est seulement ainsi qu'il pourra interroger cette « guerre des dieux » dont parlait Max Weber, cette guerre que se livrent, sur cette terre, des valeurs irrémédiablement *irréconciliables*. Seulement ainsi qu'il lui reviendra de rendre compte des désarrois de l'homme seul, isolé face à ses tourments. Seulement ainsi, cependant qu'il parlera de cette humanité qui se découvre elle-même comme totalité, si tourmentée qu'elle se découvre. Seulement ainsi, enfin, qu'il retrouvera le sentiment d'illimité. Non plus, maintenant, du côté sublime, de l'infini. Mais sur le versant plus rugueux, plus complexe, de la totalité démesurée. Hors d'échelle. Hors d'elle-même.

C'est cela que ses créations devront savoir prendre sur elles. Métaphoriser. Il leur faudra aller plus loin que le seul monde des apparences – celui des événements, des faits divers, des nouvelles de l'heure –, bien que le créateur n'ignore pas qu'elles ne

pourront jamais rejoindre un quelconque monde des vérités et des « détermination en dernière instance ». Il leur faudra accepter de demeurer dans l'entre-deux; là où la vie se joue dans l'incertitude; où elle se risque; où elle accepte les imperfections, les approximations. Là où rien jamais, en aucune façon, ne peut « faire vérité ».

On doit l'admettre: cette totalité disjointe est le symbole de notre condition humaine et c'est sur cette disjonction, à propos de cette détotalisation formant ensemble, que l'art doit s'interroger. Il ne lui revient plus de chercher l'Un derrière le multiple. Ni la Perfection sous le chaos. Il doit accepter les multiplicités en tant que telles – les disséminations, diasporisations, dissonances et disparités – et par-delà encore, derrière même ce qui semble faire un, s'en aller rechercher des fragmentations.

Recherche d'autant plus stimulante, cruciale, que cette pluralité, donc, n'est pas négative. Bien sûr, elle doit s'entendre comme éclatement, désintégration, désunion, déchirure. Mais alors même qu'elle se présente sous ces aspects, elle s'avère devenir – sa positivité tenant à cela – inter-pénétration des cultures, confluence des sensibilités, enrichissement des mélanges, effervescence des lieux cosmopolites.

FILS D'ARIANE

Le bonheur de la création – s'il en est un – ne peut être, dans ces conditions, qu'ambivalent. Pour une part, n'est-il pas joie de l'iconoclaste? Plaisir farouche de celui qui détruit, ne serait-ce que pour détromper? Si la totalité est morte, ne faut-il pas montrer que tout est possible? Que tout est permis? Il importe, en ces temps de désillusion militante, d'aller voir ce qui ne tient pas, ce qui se débande et se déglince. Ivresse nocturne, dyonisiaque, de qui va, sous le cosmos, retrouver le chaos. Sous le corps commun, retrouver le démantèlement. Sous les claires raisons, l'inconscient obscur. Sous les figures, les défigurations.

Joie sauvage. Riant de son propre désespoir à saisir quelque chose qui tienne, ne

serait-ce qu'un instant. Mais d'un autre côté, cette création affrontée à un monde pluriel, détotalisé, trouve en cette fragmentation qui s'impose à elle la source d'une empathie: le sentiment d'une fraternité dans la découverte de la diversité. L'amour du vaste; de l'océanique, de l'étranger. Alors, le plaisir de la création tient à ce qu'elle *surfe*, dansant et planant sur toutes ces différences. Sa joie est celle de la souplesse, de la vitalité, du rebondissement, de l'envol... La fusion, se dit alors le créateur, peut se faire hors de la confusion. Le métissage, hors de l'abâtardissement. Ce n'est pas que tout soit dans tout. C'est plutôt que des liens peuvent être découverts, fils d'Ariane permettant de se retrouver dans les labyrinthes de l'heure.

MÉTISSAGES ÉQUIVOQUES

En somme, « l'urinoir » de Duchamp, c'est aujourd'hui le monde entier! C'est lui qui se trouve lancé – question saugrenue, provocatrice – à la face des réponses trop assurées d'elles-mêmes. Ce monde qui pose question à l'art, est devenu un *ready-made*. À l'art contemporain de s'en saisir! Et la création, si elle sait s'emparer du monde tel qu'il se trouve être, peut en faire une œuvre qu'elle retournera contre les tyrannies; contre les intégrismes désintegrateurs de vie, contre les idéologies destructrices de liberté, contre les dissensions mortifères. Qu'on pense au brûlot des *Versets sataniques*. Et face à l'œuvre de Rushdie, aux réactions paniques des mollahs. C'est qu'en un récit où se mêlent – comme dans le monde réel, mais plus irréllement – profane et sacré, présent et passé, ici et ailleurs, onirisme et factualité, il n'est plus guère de place pour les injonctions univoques, pour les mises en conformité, pour les sens uniques.

Lancer le monde à la face de la création... Encore faut-il s'en donner les moyens. Car le tout n'est pas de vouloir lancer. Faut-il encore pouvoir. Être capable de lancer suffisamment fort. Suffisamment juste. Sinon, c'est l'échec. Ne voulait-on pas provoquer? Déranger? Or, à la vérité, ce à quoi l'on

parvient, c'est seulement à gesticuler. À brasser de l'air. À prendre pour de la grandeur la simple enflure de l'œuvre.

INSTANTS DE VIE

Aujourd'hui, pour précipiter ce monde qui fait question vers les réponses souveraines, le jetant au visage des dieux indifférents, le créateur ne dispose point d'autre levier que les ressources de son art. C'est pourquoi celles-ci, il les hyperbolise. Veut les mettre à l'échelle de la planète, à sa hauteur, à son ampleur. Les superproductions ne lui répugnent plus. Ces reconstitutions démentielles, lyriques, wagnériennes, des derniers états de guerre ou des apocalypses présentes, sont là pour nous en convaincre. Ces œuvres semblent mal agencées, touffues, baroques, peu compréhensibles, amies par leurs désarticulations vertigineuses, elles nous empoignent. N'y voit-on pas le détail le plus insignifiant – celui d'un simple instant de vie (ce soldat allumant une cigarette) – être en prise directe avec des bouleversements d'échelle planétaire, des ferveurs, des furies vécues à l'autre extrême du monde humain?

Tout est là, donc, pour suggérer que tout se tient. Que ce monde protéiforme, contradictoire, équivoque, ne fait qu'un. Que cette cigarette, une machine l'a fabriquée en un autre pays, une machine que quelqu'un – venu d'ailleurs, peut-être – surveillait. Et ce quelqu'un, qui était-il? Procédés multimédias, fondus enchaînés, effets spéciaux, nous font saisir cela en sorte qu'on ne sache plus où s'arrête ce continent et où commence cet autre; où s'achève cette histoire où débute celle-ci; où prend fin cette époque, en quel point de la durée, l'actualité prend jour. Tout comme on ne sait si ces sons malaxés, triturés, sont encore de la nature. Tout comme on ignore si ces univers virtuels ont quelque chose à voir avec nous – bien qu'ils s'emparent de nous. □

Les éditions Liber ont autorisé la revue *Vie des Arts* à publier quelques lignes de l'essai d'Alain Médam intitulé *La tentation de l'œuvre*.